

Angèle Bettini del Rio

**Résistante à Pétain à l'âge de 18 ans,
détenue en camps de concentration en France pendant quatre ans**

Conversation avec Catherine Heurteux Peyréga

EXTRAIT

Sommaire du livre

Préface

1re partie : L'acte de résistance d'Angèle

Jeter des tracts sur le cortège de Pétain à Toulouse, le 5 novembre 1940

2e partie : La vie avant

Angèle, la petite passionaria des faubourgs de Toulouse, engagée dès l'âge de 14 ans

3e partie : La vie après

Les conséquences pour Angèle de son acte de résistance : le procès d'Angèle et les quatre années en camp de concentration, en France, de l'âge de 18 à 22 ans

PREFACE

ANGELE BETTINI DEL RIO

« Estant le tems venu »¹ ... ou la primeur d'une résistance féminine

C'est dans l'acte que l'identité prend corps.

C'est dans les actions individuelles qu'adviennent les avenir des peuples.

Angelita a su inscrire dans une envolée de papiers jetée à la face de la barbarie les enseignements humanistes d'un père espagnol engagé, les cris révoltés d'un peuple immigré, écrasé par la dictature, les espoirs fous d'une jeunesse, consciente des risques du combat, portée par la soif d'un mouvement de libérations prochaines et la promesse de jours heureux.

Mais Angelita a dû pour cela dépasser d'autres peurs, plus profondes, plus intimes, enracinées dans celles par trop silencieuses d'une mère distante, rendue vulnérable par les traumatismes de l'exil, de la guerre civile et le deuil de son enfant, mais aussi soumise à l'histoire écrite par des hommes.

Sous les atours de la rébellion, portée par le soutien d'un père aimant, confiant et complice, les actes d'Angelita fonderont son identité et sa force de caractère. Petite passionaria à peine sortie de l'adolescence, elle sera la figure de proue des premiers actes de résistance toulousains.

Mais une fois enfermée dans les honteux camps de concentration français elle n'aura de cesse que de trouver dans la chaleur des sourires féminins une parcelle de cet amour maternel tant attendu et dans le charisme qui se crée autour d'elle cette reconnaissance filiale tant recherchée.

Ballottée d'un camp de femmes à l'autre, de sourires en révoltes, elle se forgera la trempe d'un héraut portant haut et fort un message de courage et de dignité aux femmes qu'elle aime sans conditions, dès lors qu'elles ont été jugées *indésirables* par le régime du maréchal félon et l'occupant nazi

¹ En 1955 Louise Labbé, écrivait cette phrase en tête d'un recueil de poèmes, le premier qu'une femme faisait paraître. Lucie Aubrac, résistante et militante féministe, la reprit dans son éditorial du journal « Privilèges de femmes » pour célébrer le premier vote des femmes le 29 avril 1945. « Estant le tems venu ...[...] Le privilège d'apprendre, de savoir, de créer, n'appartient plus seulement aux hommes. Le privilège d'aimer son pays et la paix, la liberté et la vérité, de se battre pour eux, de mourir pour qu'ils vivent, est une chère conquête de ces dernières années»

Une fois libre, elle se battra encore pour retrouver les bras de son aimé, recréant ainsi la sécurité et la chaleur d'un foyer familial.

Sa vie après la rébellion sera celle d'une ouvrière courageuse, mère de famille nombreuse et militante toujours passionnée. Mais les enfants sont la mémoire des hommes. Alors aujourd'hui, son compagnon de lutte parti, Angèle Bettini del Rio repart en croisade à bientôt 90 ans : elle se consacre à faire vivre le souvenir de ses héros, son amour de la justice et son sens du devoir pour la liberté.

A travers le pays occitan, elle conte à nos enfants et petits enfants, l'histoire de peuples exilés, unis par des idéaux de fraternité et rassemblés par delà les montagnes, par delà les différences, hommes et femmes dans le même combat pour la justice sociale.

Lydie Soria, psychologue du travail.

Première partie

L'acte de résistance d'Angèle :

Jeter des tracts sur le cortège de Pétain à Toulouse, le 5 novembre 1940

Angèle Bettini del Rio :

On m'a sollicitée, en 2008, avant la mort d'Yves, mon mari, pour lire devant des écoliers du Tarn et de la Haute-Garonne la lettre de Guy Môquet, lecture qui était déjà controversée. Malgré la polémique, j'ai d'emblée accepté de prendre part à cette lecture parce que j'ai un point commun avec ce garçon, Guy Môquet². J'ai apporté aux élèves une photo de lui, tachée de chiures de mouches, que je possède depuis la Libération et que j'ai précieusement conservée depuis. Lorsque la photo a été publiée, je l'ai aussitôt découpée et accrochée dans ma cuisine parce que je me disais : « Il faut que je le voie tous les jours... il avait 17 ans ». J'ai une bibliothèque pleine des photos de mes enfants, principalement ceux que je n'ai plus, et Guy Môquet y a sa place.

J'ai expliqué aux jeunes écoliers : « Nous avons tous deux été emprisonnés pour avoir distribué des tracts. La destinée a voulu qu'on l'emmène au camp de Choisel, à Chateaubriant, où il a été fusillé le 22 octobre 1941, alors que nous, nous avons pu échapper à la mort, parce qu'on était au bon endroit et au bon moment ».

D'où venait Guy Môquet ?

Guy Moquet venait du 20^e arrondissement de Paris. Son père était ouvrier, il s'était fait élire député communiste, grâce à la vague de suffrages en faveur du Parti, très fort à ce moment-là.

Et vous aviez 17 ans, comme lui. Je voudrais savoir qui vous étiez, à cet âge-là, en 1939 ?

Qui j'étais ? Mais j'étais déjà engagée ! J'étais membre des Jeunesses communistes, imprégnée des idées et de l'influence de mon père qui était de gauche, mais affilié à aucun parti. Il était membre de la Casa de España, une association où se réunissaient les émigrés espagnols de Toulouse pour se retrouver entre eux. Mon père, qui est d'origine espagnole, est arrivé en France après l'Armistice, le 30 novembre 1918, avec un contrat de travail... et des papiers ! Moi, quand les grèves de 36 ont éclaté, j'avais 14 ans et je travaillais déjà, j'étais apprentie mécanicienne en chaussures, il y avait des usines de chaussures un peu partout à l'époque, à Toulouse. En 1939, quand la guerre a commencé, je remaillais des bas de soie chez un patron qui tenait une blanchisserie.

² **Guy Môquet** : Militant des Jeunesses communistes, fusillé en même temps que 47 autres otages communistes, le 22 octobre 1941 à l'âge de 17 ans à Chateaubriant. Symbole de la Résistance.

Le 24 octobre 1940, à Montoire, Pétain a consacré la collaboration avec Hitler. Juste après, il a entamé un tour de France pour « porter la bonne parole »³.

Oui, sa venue était programmée à Toulouse, le 5 novembre 1940. Et à partir du moment où il a prononcé le mot « collaboration », mes camarades et moi, nous sommes devenus anti-Pétain et anti-nazis : parce que la menace d'Hitler se précisait. Auparavant, on avait fait davantage de l'humanitaire, en faisant des collectes pour les Républicains espagnols et les grévistes de 1936, plutôt que de la politique. Là on est entré en résistance, surtout que le Parti avait été dissous en septembre 1939.

Comment étiez-vous informés de tout cela ? Aujourd'hui, on a la télé, Internet, mais à l'époque ?

Il y avait les journaux, la radio et l'on baignait tous dans la politique, on était donc au courant de tout ce qui se passait. De plus, en tant que Jeunes communistes, on avait des responsables un peu plus âgés et surtout plus expérimentés. Certains étaient même partis étudier le communisme et le marxisme en Union soviétique !

En octobre 40, on a été très affecté par ce qui se passait alors, la capitulation devant les nazis... On suivait les événements, l'Armistice, puis l'arrivée de Pétain au pouvoir. Nous sommes entrés dans la semi-clandestinité après la dissolution de notre section.

On a continué à se rencontrer, clandestinement, pour envisager ce que l'on pouvait faire. Au cours de l'année 1940, après l'Armistice, on s'est dit : là, il faut bouger ! On a commencé à confectionner des tracts contre le régime de Pétain. Moi, je participais à leur confection et ensuite, ils étaient jetés par les garçons devant les usines et les cinémas. On ne pouvait pas les distribuer à la main, ah non, c'était trop dangereux, alors on les jetait. Les gars partaient à bicyclette, munis d'une sacoche et ils les balançaient à la sortie des usines, puis ils filaient car il ne fallait surtout pas se faire prendre ! Ils risquaient une arrestation immédiate. C'est vrai qu'on ne se rend pas compte aujourd'hui à quel point cela pouvait être dangereux de distribuer des tracts ! C'était un véritable acte militant.

Et quel était l'état d'esprit général à Toulouse ? Il y avait de puissants partis de droite et d'extrême droite. Aviez-vous à les affronter ? Vous deviez sûrement les craindre, notamment avec l'arrivée de Pétain ?

Il est arrivé que les garçons aient à se battre contre eux, mais pas moi. À Toulouse, les gens de droite habitaient dans le centre-ville, tandis que nous étions dans les faubourgs. On vendait « l'Avant-garde » et eux, leur journal, alors quand on se rencontrait, ça castagnait. Claude Nougaro l'a d'ailleurs évoqué dans l'une de ses chansons. Dans « Ô Toulouse ! », il chantait « on se castagnait », car on se battait avec les jeunes de droite, les Croix-de-Feu ⁴.

³ **Entrevue de Montoire** : le 24 octobre 1940, le maréchal Pétain et Hitler échangent une poignée de main sur le quai de la gare de Montoire (Loir et Cher). Leur entrevue consacre le principe de la collaboration.

⁴ **Croix-de-Feu** : Ligue d'anciens combattants nationalistes fondée en 1927. Expression d'un fascisme hexagonal.

